

Les relations franco-allemandes ont été nourries par des intellectuels, des artistes et ont permis aux deux nations de forger une identité européenne forte.

Retour sur une histoire des idées où l'on croise Voltaire, Kant, Madame de Staël, Goethe, Benjamin, Sartre...

Si la relation privilégiée nouée depuis quelques décennies entre la France et l'Allemagne contraste heureusement avec l'hostilité qui a prévalu dans la période précédente, elle s'inscrit toutefois dans une longue et riche histoire commune, faite d'échanges et d'influences réciproques, au cours de laquelle les deux cultures se sont nourries et inspirées l'une de l'autre comme peu d'autres en Europe.

La circulation des idées et des élites intellectuelles de part et d'autre du Rhin est ancienne. Ainsi, dès le Moyen Age, Maître Eckhart, principal représentant du mysticisme rhénan et l'un des tout premiers philosophes à s'exprimer en allemand, enseigne à Paris.

Mais on ne peut véritablement parler de transferts entre les deux cultures, estime Michel Espagne, spécialiste de ces questions, qu'à partir du XVIII^e siècle, soit à partir du moment où le terme de nation désigne, notamment dans l'espace germanique, un ensemble englobant les germanophones dans un réseau de références communes, un sujet collectif et où s'affirme l'existence d'une authentique culture nationale allemande.

La révocation de l'édit de Nantes en 1685, qui chasse des milliers de huguenots de la France vers la Prusse, marque une étape décisive dans l'histoire des échanges intellectuels entre les deux pays.

Certains des protestants qui prennent le chemin de l'exil vont en effet jouer un rôle de premier plan parmi l'*Aufklärung*.

L'*Aufklärung* est le nom donné au siècle des Lumières en Allemagne, qui s'étend approximativement des années 1720 – 1730 aux années 1775 – 1785

L'Allemagne, à cette époque, a les yeux résolument tournés vers la France.

La lecture de *Emile* en 1762 captive Kant au point de lui en faire oublier sa légendaire promenade quotidienne.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-philosophe/pourquoi-rousseau-a-t-il-ecrit-l-emile-3390879>

Rousseau lui fait l'effet d'un "second Newton" ayant effectué pour l'homme ce que le premier avait fait pour la nature, et le portrait du philosophe français sera jusqu'à la fin de sa vie le seul ornement de son cabinet de travail.

Mais, au-delà des livres et des idées, l'un des temps forts de l'influence française sur la vie intellectuelle allemande est la Révolution française.

"L'action la plus noble du siècle" suscite l'enthousiasme du grand poète Klopstock, qui compose en 1789 une ode aux états généraux qui lui vaudra d'être fait citoyen français d'honneur.

Kant manifeste intérêt et sympathie pour un bouleversement dans lequel il voit l'avènement du droit et Fichte continuera à soutenir la Révolution en dépit de l'exécution de Louis XVI qui en détourne Kant.

Goethe, présent à la bataille de Valmy aux côtés du duc de Brunswick, juge : "aujourd'hui commence une nouvelle époque dans l'histoire du monde".

Et la légende veut que Hegel, Schelling et Hölderlin aient planté un arbre de la liberté le 14 juillet 1793 à Tübingen, où ils étaient alors séminaristes.

Napoléon enfin, perçu comme le continuateur de la Révolution, suscite lui aussi, dans un premier temps, l'enthousiasme chez les intellectuels et les artistes allemands, avant que l'opinion ne se retourne contre l'envahisseur : Beethoven lui dédie sa Symphonie héroïque, avant de se reprendre, et Hegel, qui l'aperçoit à Iéna en 1807, salue en lui "l'âme du monde".

Après toute cette période où la France donne le sentiment d'avoir été l'une des références majeures de la vie intellectuelle allemande, le mouvement semble pour ainsi dire s'inverser.

La littérature allemande n'a certes pas été entièrement ignorée jusque-là en France : on y a pleuré, comme partout en Europe, à la lecture du *Werther* de Goethe, et la perception d'une spécificité culturelle allemande a commencé à voir le jour dès le XVIIIe siècle.

Mais c'est à Madame de Staël, dont *De l'Allemagne* paraît en 1814, qu'il revient d'attirer véritablement l'attention du public français sur la littérature et la pensée allemandes découvertes lors d'un séjour qui l'a menée de Francfort à Weimar et à Berlin, entre 1803 et 1804, lui a fait rencontrer Goethe, Schiller et Schlegel et l'a convaincue que "la nation allemande peut être considérée comme la nation métaphysique par excellence".

C'est elle qui fait connaître en France les noms de Kant, de Fichte et de Schelling et inaugure cette fascination bien française pour la philosophie allemande, réputée plus profonde que nulle autre.

Sur les conseils de Madame de Staël, Victor Cousin se rend à son tour en Allemagne en 1817. Il y rencontre Hegel qu'il introduit en France.

Il observe en outre, à cette occasion, la réforme du système universitaire allemand, mise en oeuvre par Humboldt, fondateur en 1810 de l'université de Berlin, et s'en inspirera, une fois devenu ministre de l'Instruction publique de Louis-Philippe et organisateur de l'enseignement philosophique en France.

L'Angleterre avait été le modèle au XVIIIe siècle. La France regarde désormais vers l'Allemagne.

La littérature allemande et le voyage en Allemagne deviennent une source d'inspiration.

On connaît le goût de Hugo pour les châteaux et les vieilles légendes du Rhin.

Nerval traduit le *Faust* de Goethe et publie une anthologie de la poésie allemande.

Charles Nodier, Théophile Gautier et Gérard de Nerval puisent dans les contes d'Hoffmann.

Les liens entre la France et l'Allemagne se renforcent du fait de la présence de nombreux intellectuels allemands exilés en France.

C'est le cas du poète Heinrich Heine, le plus français des écrivains allemands, infatigable passeur entre les deux cultures. Installé à Paris en 1831, Heine est en relation avec Berlioz, Chopin, Dumas, George Sand, et il se lie d'amitié avec Marx, exilé lui aussi en France.

Après s'être appliqué à faire comprendre la France aux Allemands à travers ses articles dans *l'Allgemeine Zeitung* (Journal Général) il s'emploie à faire comprendre l'Allemagne aux Français, dans son *De l'Allemagne (1835)* réponse au livre de Madame de Staël, auquel il reproche d'avoir donné une idée obscurantiste et réactionnaire de la pensée allemande, ce qui lui fait "recommander une grande circonspection à ceux qui l'ont lu ou le lisent encore".

La référence à l'Allemagne et l'intérêt pour sa culture seront désormais durables, en dépit des guerres successives, bien que quelques-uns des meilleurs esprits s'abandonnent, de part et d'autre, au nationalisme et au chauvinisme de rigueur.

Après 1870, cet intérêt oscille entre méfiance et curiosité. Mais l'attrait de la science et de la culture allemandes, qui connaissent alors leur âge d'or, reste entier.

La présence en France d'une importante communauté germanophone, originaire d'Alsace-Lorraine - laquelle fournira nombre de traducteurs et de professeurs d'allemand tout au long du XIXe siècle -, favorise la diffusion de la littérature d'outre-Rhin.

Et le voyage en Allemagne, à la suite de Lucien Herr et d'Emile Durkheim, devient le parcours obligé des intellectuels français jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

En 1933 et 1934, Aron et Sartre se succèdent à l'Institut français de Berlin. Sartre y découvre la phénoménologie et Heidegger, au moment où l'ordre nazi se met en place et contraint de nombreux intellectuels allemands à faire le voyage dans l'autre sens.

Entre 1933 et 1939, Paris où plusieurs centaines de livres d'auteurs allemands en exil paraissent en traduction pendant toute cette période devient la capitale des lettres allemandes.

On y croise Bertolt Brecht, Alfred Döblin, Joseph Roth, Lion Feuchtwanger, Anna Seghers, Thomas, Heinrich et Klaus Mann ainsi que Walter Benjamin, traducteur de Balzac, de Baudelaire et de Proust.

Une ère nouvelle s'ouvrira après la guerre. En Allemagne, la jeune génération, qui juge avec sévérité les compromissions de ses aînés et s'étonne de la faveur dont un Heidegger ou un Jünger jouissent en France se tourne assez volontiers vers les écrivains et les penseurs français, dont certains, comme Sartre, Foucault ou Derrida, doivent précisément une part de leur inspiration à Heidegger.

Le dialogue franco-allemand ne va pas là non plus sans malentendus ni contradictions. Il demeure malgré tout un élément fondateur de l'identité culturelle européenne.

Source : L'express